

## ***Trois temps de lecture des Faux-monnayeurs 1964, 1989 et 2016***

On connaît le goût de Gide pour les voyages. Sans être spécialiste de Gide, j'ose à mon tour, à cette heure bien matinale, une traversée en trois étapes des «Faux-monnayeurs», roman que j'ai lu (je ne dis pas vraiment compris) pour la première fois en 1964, plus précisément pendant les grandes vacances. Je venais de terminer ma troisième, élève d'un lycée français de la grande banlieue de Paris; moi, j'étais d'origine allemande; j'avais 14 ans.

Les classes de sixième et de cinquième, je les avais faites en France, j'avais une notion, à vrai dire seulement globale, du français et je m'étais dit que la rentrée en seconde présentait un défi et qu'il fallait s'y préparer, donc joindre l'agréable à l'utile et lire un ou deux romans, de préférence un roman d'amour. C'est ainsi que j'ai choisi – ne croyez pas que c'était dû à une intuition précoce – «Un amour de Swann» de Proust. A cette époque lointaine, mes expériences et connaissances littéraires étaient, soyons indulgents, maigres et j'ai lu par étapes très courtes, entrecoupées par des moments de résignation, de repos, de recherche de mots inconnus et même introuvables. J'ai tenu jusqu'au bout – mais ne me demandez pas si j'ai pu trouver quelque plaisir à ce parcours du combattant.

C'est alors que je suis tombé, par hasard, sur le roman de Gide. Peut-être était-ce le titre qui m'a attiré. Je ne le sais plus. Peut-être était-ce la couverture de l'édition en Livre de Poche qui me rappelait vaguement un des parcs à la française que je connaissais déjà. Mais dès les premiers moments de lecture j'ai constaté que je comprenais (que je croyais comprendre, faut-il préciser a posteriori); que j'avais envie de continuer (et non d'interrompre la lecture pour me reposer); que le roman parlait de quelque chose qui ne m'était pas étranger, qui me concernait, et me touchait. Comment cela ?

Faisons un petit détour, un saut temporel, de 1964 en 1989 : Après des études d'allemand et de français, un peu de journalisme, une année passée comme assistant d'allemand en France, puis quelques

expériences universitaires, je suis devenu professeur d'allemand et de français pour des élèves entre 10 et 20 ans en Allemagne – et de temps en temps, je suis retourné aux lectures préférées de ma jeunesse, donc, entre autres, au roman de Gide. Je me suis attendu à des retrouvailles joyeuses, excitantes – mais quelle déception : Je n'étais plus un lecteur naïf, presque inculte – mais j'étais maintenant entraîné à une lecture systématique, analytique. Alors, j'ai bien sûr vu, détecté, les détails techniques de cette œuvre de Gide – ce que vous, les élèves, avez probablement étudié : la mise en abyme, la construction complexe, le narrateur 'interventionniste', tout ce qui caractérise ce roman d'apprentissage, les variétés lexicales etc., en somme sa modernité, mais je n'ai pas retrouvé ce sentiment d'être « happé » par le roman, par l'intrigue, par ses héros jeunes. J'ai donc, sans grand enthousiasme, terminé la lecture en me disant : « Pour moi, à peine arrivé au tournant de la quarantaine, cette approche facile et envoûtante de la première lecture, n'est plus qu'un souvenir. The times they are changin'... » J'ai rangé mon exemplaire de Gide, j'ai continué à enseigner – mais je ne me suis pas posé la question de cette évanescence du premier contact véritable avec la grande littérature française du XX<sup>e</sup>. Il est pourtant certain que les « questions de métier » (JFM, p.9) n'ont pas joué un rôle décisif dans cet engouement. Il me faut donc revenir à la lecture initiatique de 1964 pour expliquer le pourquoi et le comment de mon enthousiasme juvénile.

**Premièrement**, les héros, les personnages centraux du roman ont mené une vie de prime abord loin de la mienne, mais il y avait, à ma grande surprise (et après l'expérience déconcertante avec Proust), des points communs entre leur vie et la mienne, des idées et des rêves, qui ne m'étaient pas étrangères, voire des actions auxquelles je m'étais essayé, peut-être faudrait-il plutôt dire: exposé. En effet : Rêver d'une fugue, la mettre en œuvre *et* mener une vie aventureuse qui débute à Paris, et cela pendant les grandes vacances, c'était quelque chose qui m'avait occupé l'esprit depuis assez longtemps et qui meublait mes rêves d'évasion – projets ruminés, restés un à l'état d'ébauche. Mais quel soutien moral de pouvoir *lire* cela dans un roman écrit par un des grands auteurs français – moi, qui n'osait pas en *parler* à qui que ce soit ! Comparer ma vie très réglée à ce que Bernard et Olivier ont essayé de vivre m'a ouvert de nouveaux horizons – et je me suis consolé de mon inactivité pratique en me disant qu'ils étaient plus âgés que moi, que j'avais, peut-être, la vie

encore devant moi. Puis, c'étaient deux amis – moi, je venais de quitter les miens en Allemagne et je n'en avais pas encore trouvé de nouveaux.

Il ne faut pas, non plus, oublier que Bernard avait des raisons, que je trouvais sérieuses, de rompre avec son père. N'avais-je pas des arguments comparables, solides ? Mon père s'était, douze ans après la fin de la deuxième guerre mondiale, engagé dans l'armée de la République fédérale allemande – décision que je n'ai pas vraiment comprise et qui m'avait contraint à une vie «itinérante» de déménagements, d'amitiés écourtées et de conflits vifs avec certains membres de la famille, dont un de mes parrains.

**Deuxièmement**, j'ai trouvé le portrait de deux familles de la bourgeoisie française, qui m'ont rappelé étrangement ma vie quotidienne au sein de ma propre famille, d'autant plus qu'une des deux familles était protestante, chose inconnue jusqu'alors pour moi qui croyait à l'homogénéité catholique de la société française. Cette incapacité de dire ce qu'on ressent (M. Profitendieu et sa femme (FM, p.31 ; cf. *ibid.*, pp. 87 sqq.)), ce recours presque automatique à des mensonges, ce manque de sincérité, ce surplus de subterfuges, de non-dits, d'hypocrisie et d'étroitesse d'esprit qui règnent dans ces familles ne m'était que trop connu, d'origine protestante. Et il y avait ces phrases: «les bourgeois honnêtes ne comprennent pas qu'on puisse être honnête autrement qu'eux» (FM, p.38) ; ces formules, comme «l'odeur puritaine très spéciale» ; «les protestants (...) ont le nez bouché» (FM, p.112) ; «la personnalité fabriquée» (FM, p.281) des enfants sages issus d'un tel univers familial. Et au centre de cet univers clos et étriqué, sans pouvoir cacher ses forces centrifuges, un espace caractérisé comme «régime cellulaire», comme «geôle» (FM, p.125), un homme et père sérieux qui porte le nom parlant de Profitendieu ! Un monde auquel on ne peut qu'opposer, comme le fit Armand, «la haine de tout ce qu'on appelle Vertu» puisqu' «une première éducation puritaine (...) vous laisse au cœur un ressentiment dont on ne peut plus jamais se guérir» (FM, p.398) ou bien se jurer, comme Bernard, de ne plus tricher (FM, p.44), projet presque impossible (FM, pp.214 sqq.) *et* attirant en même temps, car le «faux», les entretiens et comportements «en biais», toutes ces «comédie(s)» et «parades» (FM, pp.408; 237): la vie de ceux qui s'étaient pliés aux lois immuables de la convenance n'avait rien de convaincant, de vivable.

Cette prise de position contre les «convaincu(s) professionnel(s)» (FM, p.397), contre la vertu inébranlable des pères n'était pas seulement teintée d'un désir d'authenticité, mais agrémentée pour moi comme lecteur naïf de plusieurs transgressions de lois et de règles sociales, comme le vol d'un livre commis par Georges, la lecture et l'appropriation temporaire de lettres privées : actes de révolte (pensons à Bernard, qui se voit à un moment «devenir anarchiste» (FM, p.220)) qui dépassaient de loin ce que je me risquais à faire moi-même dans mon train-train quotidien, que je voyais, pourtant, puisqu'écrits, ainsi munis d'une authenticité... littéraire, comme documents d'une vie imaginable. Ce qui m'impliquait dans ce roman c'était aussi la description de la vie conjugale faussée, l'amour comme arrangement, enfermé dans un système inextricable de conventions, de demi-mots, de désespoir caché et sans respect mutuel: les couples Profitendieu et Molinier sont loin de tout envol, pour ne pas parler d'extase, soumis à «la dévotion conjugale» (FM, p.314), attitude que je croyais entrevoir dans les couples de parents, que j'avais pu côtoyer à cette époque. Les essais des jeunes, comme Bernard et Olivier, de créer des relations plus véridiques, m'avaient d'abord laissé pantois (Olivier au bordel (FM, pp.37 sq.)); puis, quand l'un après l'autre se sont approchés d'Édouard (et lui d'eux) je n'ai pas su déceler le côté homosexuel de ces liaisons (FM, p.339 sq.) – bien que j'aie été, à cette époque, à plusieurs reprises, lors de mes promenades solitaires à Paris, abordé par des hommes d'un certain âge, situations dans lesquelles je ne me sentais évidemment pas à l'aise, sans savoir pourquoi. Et il ne faut pas oublier que la sincérité d'Édouard a joué en sa faveur au fil du roman – le seul protagoniste adulte qui échappe au carcan social, qui ait su parler ouvertement et régler des problèmes, soutenir Laura et réfléchir plus intensément sur sa vie et celle des autres, et cela pas uniquement dans son journal.

Dans ce contexte, il faut renvoyer brièvement aux remarques concernant la psychanalyse (par ex. FM, pp.225 sqq.) et qui explique les dessous de certains revirements surprenants. Ces passages ont trouvé en moi un lecteur attentif, intéressé – car j'avais entendu parler de cette méthode et je soupçonnais derrière mes sautes d'humeur et celles de mes proches un chaos bouillonnant de problèmes qu'il aurait fallu traiter, immédiatement – et cela non seulement pour mon propre bénéfice.

**Troisièmement**, je suis passé à côté de ce que le roman dit du suicide (voir par ex. FM, pp.296 ; 333) – j'ai senti le danger que courait La

Pérouse (FM, pp. 132 ; 179) – mais c'était un vieil homme; j'ai tenu à distance le suicide raté d'Olivier (qui ne veut plus en parler lui-même (p.345)) et celui, en partie combiné, de Boris : Je crois que je ne voulais, non, ne pouvais pas m'approcher trop d'un tel cataclysme, secoué pendant les années interminables de la puberté par des crises profondes et dominé par une sensibilité excessive (cf. FM, p.405), qu'il fallait contrôler, coûte que coûte. Le recours à des motifs religieux (dans la rencontre de Bernard avec l'ange (FM, pp. 369 sq.)) – m'a irrité, puisque je n'avais, apparemment, pas enregistré la présence d'instances bibliques comme «le diable» / «le démon» (FM, pp. 11, 47, 63 sq., 93, 157, 241 sq., 349, 376, 401, 418) dès le début et ensuite tout au long du roman.

Même si l'on acceptait qu'un jeune lecteur inexperimenté comme je l'étais en 1964, ne saisisse pas toute la richesse d'une œuvre, qui plus est innovante, la question se poserait de savoir si ma lecture a été une approche tâtonnante, superficielle et entraînée par une identification d'abord exagérée avec quelques-uns des personnages, identification qui finit par être erronée, étant tributaire d'un rejet de tout ce qui n'entraîne pas dans la perspective restreinte qui était la mienne alors.

Une telle critique s'appuierait, de prime abord, sur plusieurs points en partie déjà mentionnés et gagnerait encore en poids si l'on ajoute que je n'avais nullement tenu compte de la complexité de la construction du roman; ni de son style; ni des réflexions théoriques sur le roman «pur» (FM, pp.85, 199 sq.) ou encore de la critique du rôle des femmes, mariées ou célibataires. Je m'étais aperçu de ces lacunes lors de mes relectures, en 1989 et, pour préparer cet exposé, en 2016. Je trouve ces questions importantes – et, pour une interprétation approfondie, il faudrait savoir y répondre.

Pourtant, une telle interprétation n'est pas la seule voie qui conduirait le lecteur, potentiel faut-il préciser, à lire, à aller au bout de sa lecture et à accéder à ce degré de compréhension du texte dont Gide a parlé à maintes reprises. C'est que Gide développe des problèmes centraux pour tous les êtres humains, surtout de ceux qui sont vraiment vivants, qui se cherchent, qui sont jeunes; c'est dans cette perspective qu'il a écrit son seul roman et qu'il a cherché et essayé des «techniques» littéraires adéquates. Il propose surtout des situations et des questions – le roman, pour lui, n'est pas un catalogue de solutions («Ce que je voudrais que soit ce roman ? un carrefour – un rendez-vous de problèmes.» (J, p.231 (17-6-1923))). Il veut esquisser les contours d'une «vie possible» (JFM,

p.98; cf. FM, 126), sans trop forcer le crayon, ce qui demande un lecteur actif, inventif («La précision ne doit pas être obtenue par le détail du récit, mais bien, dans l'imagination du lecteur, par deux ou trois traits, exactement à la bonne place.» (FM, p.99) (Edouard)). Le flou, qui peut en être un facteur collatéral, n'est donc pas une faute, une bévue et accueille un lecteur qui cherche à s'identifier à un des personnages – ou bien à plusieurs. C'est le lecteur qui crée «son» personnage, composite peut-être; Gide ne veut pas de lecteur «paresseux» et explique que «Inquiéter, tel est mon rôle.» (JFM, p.96). Gide mise sur la subjectivité du lecteur, «le forçant à réfléchir lui-même sur ces problèmes dont je n'admets guère qu'il puisse y avoir d'autre solution que particulière et personnelle.» (JFM, p.28). Il entrevoit même la possibilité d'un lecteur qui s'émancipe de ce que lui propose l'auteur : «Mais, tout considéré, mieux vaut laisser le lecteur penser ce qu'il veut – fût-ce contre moi.» (JFM ; p.98). Et le romancier a facilité avec «Les Faux-monnayeurs» l'entrée de lecteurs qui aiment les romans d'aventure, avec des personnages à «angles» (FM, p.244) – c'est là qu'il peut «s'accrocher», même s'il est parfois difficile de suivre l'évolution rapide des personnages (FM, pp. 242 (Bernard); 297 (Olivier)), l'accumulation poussée des événements ('l'allure'; 'l'élan' de l'histoire (cf. FM, p. 242)), parfois comme dans un vaudeville. C'est au lecteur de choisir parmi les acteurs, leurs changements («l'inconséquence des caractères» et leur «diversité» (FM, pp. 360 ; 127)), leurs réflexions et les multiples perspectives sur eux qu'a inventées Gide. Ainsi donc, j'avais esquivé l'épineux labeur d'interprétation en 1964 – pour le remplacer par une inspiration, qui encore aujourd'hui suggère, grâce à une relecture (que prône Gide d'ailleurs: «Je n'écris que pour être *relu*.» (JFM, p. 47)), des voies, dont quelques-unes sans issue et qui donne le la à l'éternelle question: Comment apprendre à vivre (cf. FM, p.377). C'est donc, en le remerciant de son roman, que je termine cette 'traversée' mentionnée plus haut avec une phrase de Gide (écrite à l'âge de 55 ans): «Il y a certains actes de ma vie passée que je commence seulement à comprendre.» (FM, p.130).

**FM** : A. Gide, *Les Faux-monnayeurs*, Paris (2016) (folio plus classiques)

**JFM** : A. Gide, *Journal des faux-monnayeurs*, Paris (2016) (Gallimard)

**J** : A. Gide, *Journal. Une anthologie* (1889 – 1949), Paris (2012) (folio 5369)